QUELQUES MOTS

SUR

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX

PAR LE DOCTEUR LENOEL.

MESSIEURS,

Vous connaissez sans doute ce trait de La Fontaine arrêtant ses amis, et leur demandant : *avez vous lu Baruch?* Un des livres de l'ancien Testament. Naïf comme un homme de génie, le bonhomme venait de lire Baruch, et croyait l'avoir découvert. A ceux qui lui répondaient négativement, il répondait : *lisez donc Baruch : Baruch est le plus vaste génie que je connaisse.* Je ne voudrais pas, Messieurs, me montrer hostile au prophète Baruch ; mais je suis d'avis qu'on peut encore aujourd'hui le *découvrir* sans grande peine, lui et beaucoup d'autres avec lui. C'est même une manie assez commune à l'heure qu'il est : on passe son temps à découvrir Baruch. On cherche, si je puis dire, à inventer du nouveau et à se faire littéralement son Baruch ? Mais ne rencontre pas du nouveau qui veut, et si l'on peut toujours trouver dans une forêt vierge des sentiers non frayés, il est plus

Numérisé par Google

difficile de rencontrer dans un bois souvent fréquenté des sentiers inconnus, et si je voulais étonner celui à qui je servirais de guide, je choisirais préférablement les forêts de l'Amérique du sud aux allées de notre bois de Boulogne.

Le sujet, que je vais essayer de traiter, ressemble un peu à nos forêts nationales, chacun y a tracé sa route, percé son carrefour, marqué son chemin ; il s'est même trouvé d'illustres voyageurs qui y ont attaché leurs noms pour jamais. Pourtant cette question de l'instinct et de l'intelligence des animaux, sans cesse étudiée, sans cesse controversée, touche tant à la connaissance de notre nature intime, qu'on peut, sans trop de crainte, se risquer à en parler encore, espérant qu'on découvrira peut-être un petit filet d'eau inconnu, une fleur ignorée....

Nous ne parlerons donc de rien de nouveau aujourd'hui, nous ne découvrirons pas Baruch ; au contraire nous ne nous occuperons que de ce que vous savez tous déjà, et nous emprunterons beaucoup à des auteurs bien connus, et particulièrement à M. Flourens.

Qui de vous, en effet, en examinant d'un œil attentif, dans une heure de mélancolie, un animal domestique, le chien fidèle qui vous caresse, le chat assis en philosophe au coin de votre foyer, ou le cheval fringant qui emporte votre voiture, ne s'est demandé : cet animal pense-t-il, cet animal réfléchit-il, est-il intelligent?

Georges Sand raconte, dans de charmantes pages de la revue des Deux-Mondes, que dans un voyage elle avait fait arrêter sa voiture au coin d'un bois qui l'avait séduit, auprès d'un arbre sur le côté de la route. Quelques

Numérisé par Google

jours plus tard, en revenant, les chevaux quittent *d'eux-mêmes* le chemin et s'arrêtent auprès du même arbre.

Le cocher est enchanté; voyez qu'ils ne sont pas bêtes! dit-il.

« Non vraiment, il n'y a pas de bêtes! ajoute Georges » Sand : ces pauvres êtres *pensent* en effet ! Ne croyez » pas que ce soient des machines qui se meuvent, et » qui remuent mécaniquement quatre jambes pour avancer n'importe dans quelle direction et arriver à n'importe quel gîte. Ces machines, si tant est que ce soit » des machines, voient et observent, elles savent où elles » sont, et où elles vont. Ce pays que vous traversez et » dont vous savez le nom, votre cheval le connaît mieux » que vous. Il a des lassitudes morales à l'approche » d'une rude montée dont il se souvient bien, des gaîtés » soudaines et des gonflements de naseaux expressifs au » revers d'une colline d'où il découvre au loin un gîte » connu. Il hennit à un clocher qu'il voit et que vous » distinguez à peine à l'horizon. Il reconnaît dans une » forêt, dans une rangée d'arbres monotones, l'arbre » qui lui a donné une seule fois l'ombre et le repos. Il » connaît si bien la figure, la couleur, la forme des » choses et des êtres, qu'il retrouve son compagnon » au milieu de mille autres.

» Rétif à certain cavalier maladroit et gênant, il le » reconnaît avant d'être enfourché et s'efforce de lui » échapper. A quoi le reconnaît-il ? à son habit, à son » chapeau ! Non, à ses traits. Un de mes amis, mauvais » écuyer, était toujours haï de sa monture, docile d'ailleurs. Il prit les habits de son domestique. L'animal

Numérisé par Google

» ne fut pas trompé. Le maître avait gardé ses lunettes : » on lui en fit l'observation : il mit les lunettes sur le » nez de son domestique et revint vers lui. Le cheval » n'avait pu voir l'échange ; mais il accueillit bien le » domestique déguisé en maître et résista au maître dé- » guisé en valet. »

« Mon père, dit encore Georges Sand, a vu un cheval » écraser par mégarde le pied de l'homme qui le soignait » et en le voyant s'évanouir, se pencher vers lui, le lé- » cher et le couvrir de larmes. »

Qui de vous, Messieurs, n'a vu des faits semblables et n'a fait de semblables réflexions ?

I

Les animaux sont-ils intelligents ?

Les anciens s'étaient déjà posé cette question, et voyons comment l'avait résolu Aristote, le grand maître de l'antiquité et du moyen âge :

« Il se trouve, dit-il, dans la plupart des animaux, » des traces de ces affections de l'âme qui se montrent » dans l'homme d'une manière plus marquée On y dis- » tingue un caractère docile ou sauvage : la douceur, la » férocité, la générosité, la bassesse, la timidité, la con- » fiance, la colère, la malice.... on aperçoit même dans » plusieurs, quelque chose qui ressemble à la prudence » réfléchie de l'homme.... Ce n'est donc point aller con- » tre la raison de dire qu'il y a entre l'homme et les ani-

Numérisé par Google

» maux des facultés communes, des facultés voisines, » des facultés analogues ».

Pour Aristote, les bêtes ont de l'intelligence, et bien plus il a vu, jusqu'à un certain point, les degrés qui séparent les bêtes sous le rapport de l'intelligence.

« La brebis, dit-il, est le plus imbécile des quadrupè- » des. De tous les animaux sauvages, le plus doux et le » plus facile à apprivoiser est l'éléphant. Il a de l'intel- » ligence et on lui apprend beaucoup de choses.... Ses » sens sont exquis, et il surpasse les autres animaux en » compréhension ».

Mais au dix-septième siècle parut le plus vaste génie qui se soit occupé de la question métaphysique de l'âme des bêtes, Descartes. Confondant l'instinct et l'intelligence, ce grand homme qui ne pouvait s'expliquer comment les animaux faisaient certains actes mieux que l'homme, crut que ce n'était que des *automates*, de *pures machines*.

Cette opinion singulière, cette doctrine, qui prit le nom de *pur automatisme* des bêtes, eut une fortune prodigieuse. Elle fut adoptée par la plupart des philosophes de l'école de Descartes, et il n'était presque pas permis de se dire *cartésien*, sans soutenir que les bêtes étaient des *machines*.

De nos jours les partisans du pur automatisme sont encore nombreux : vous en trouverez parmi les philosophes et parmi les gens du monde.

Et encore, combien sont cartésiens sous ce rapport sans s'en douter : en effet, interrogez bien des personnes, demandez leur de s'expliquer clairement et sans mot va-

Numérisé par Google

gue sur le mobile des mouvements et des actions des animaux ; essayez de leur faire exposer nettement leur pensée, et vous arriverez à leur faire dire que l'animal n'agit jamais qu'instinctivement, que machinalement, ne fait rien que sous l'impulsion d'une force intérieure ; en un mot, que l'animal est un automate.

Pour bien faire comprendre sa manière de voir, Descartes suppose un homme qui n'aurait jamais vu que des hommes et jamais n'aurait vu d'animaux ; cet homme aurait fabriqué lui-même des mannequins, des automates, représentant des hommes, des automates, il est vrai, *sans parole* et *sans la faculté de nous imiter en tout*, mais si parfaits que cet homme se trouverait empêché de discerner au milieu de vrais hommes ces mannequins qui n'auraient que l'apparence humaine.

Cet homme, voyant ensuite les animaux qui vivent parmi nous, penserait que ce sont des automates puisqu'ils manquent également de la parole et de la possibilité de nous imiter en tout. Il n'y a pas de doute, dit Descartes, que cet homme jugerait qu'il n'y a dans les bêtes aucun vrai sentiment, ni aucune vraie passion, comme en nous, mais seulement que ce seraient des automates qui, étant composés par la nature, seraient incomparablement plus accomplis qu'aucun de ceux que l'homme fait lui-même.

Descartes base son système sur deux raisons, et nous sommes obligé de dire que ce sont deux erreurs : voici la première.

« Jamais les bêtes ne sauraient user de paroles ni

Numérisé par Google

» d'autres signes, comme nous faisons pour déclarer aux » autres nos pensées. »

Le grand philosophe n'avait jamais observé les animaux, car il aurait vu, que s'ils n'ont pas la parole, ils communiquent entre eux par des signes et par des cris.

Outre que les passions ont chacune leur cri, le cri de la frayeur diffère de celui de l'amour. Le même cri par des intonations différentes peut avoir diverses significations.

Si une perdrix effrayée pour sa famille n'avait qu'un cri pour l'avertir de ce qui la menace, on verrait à ce cri la famille faire toujours les mêmes mouvements. Mais, au contraire, ces mouvements varient suivant les circonstances. Tantôt c'est précipiter la fuite, tantôt c'est se cacher, une autre fois ce sera de se présenter au combat.

A ce propos voici un fait qui vient d'être observé par un naturaliste allemand :

« J'observais, dit-il, un milan qui, perché sur une » souche, se tenait immobile en regardant invariable- » ment d'un certain côté. Il avait l'air de flairer une » proie et de reconnaître le terrain. A quelque distance, » deux corneilles volaient en cercle sur un champ de » blé. Il était évident qu'elles surveillaient un certain » objet, car elles revenaient toujours au même endroit.

» Tout à coup le milan s'éleva en poussant un *cri* et » s'élança droit sur les corneilles.

» Celles-ci répondirent par un autre cri, tout différent » de ceux que je leur avais connu jusque là, et se rap- » prochèrent de l'objet de leur sollicitude. A peine une

Numérisé par Google

» minute s'était-elle écoulée, que trois autres corneilles » se précipitant sur la scène du combat, décrivirent un » petit cercle et se ruèrent sur le milan, lui administrè- » rent quelques coups de bec, puis disparurent chacune » de son côté pour chercher secours, comme je le devi- » nai bientôt. Le milan, qui semblait dédaigner les deux » adversaires qui étaient restés pour lui faire face, évi- » tait leurs coups, mais tâchait de se rapprocher du sol » malgré eux. J'entendis un cri qui m'était familier, et » de tous côtés à la fois surgirent une cinquantaine de » corneilles, conduites par les messagères. Elles étaient » encore à distance, quand le milan *cria* aussi au se- » cours, et tout aussitôt son épouse vola à ses côtés. Ce » fut une vraie bataille. Les corneilles entonnèrent un » chant de guerre, et les coups d'aile et de bec et les » plumes de pleuvoir.

» A la fin, les milans furent obligés de battre en re- » traite vers une ile voisine, où j'avais déjà remarqué » leur nid. Ils furent à peine poursuivis.

» Cependant toutes les corneilles n'avaient pas pris » part à la lutte; quelques-unes d'entre elles étaient » restées tranquilles spectatrices, la disproportion entre » les combattants leur ayant sans doute paru suffisante. » Les vainqueurs se donnèrent le plaisir de croasser une » hymne de triomphe vraiment épouvantable ; puis ils » se dispersèrent de tous côtés, à l'exception toutefois » des deux premières corneilles qui reprirent leur poste » d'observation.

» J'étais curieux de connaître ce qui leur donnait tant » de souci. Grand fut mon étonnement quand, après une

Numérisé par Google

» longue recherche, je fis lever une corneille qui, bles-
» sée à l'aile par la chevrotine d'un chasseur, se mou-
» vait difficilement. Elle venait tout juste d'acquérir sa
» croissance ; elle était jeune encore. Qui la soignait ?
» ses parents ! ses sœurs ! lui donnait-on à manger ?
» c'est ce que je crois, mais je n'ai pu m'en assurer ».

Cet exemple et bien d'autres que je pourrais vous citer, deux loups chassant ensemble, les hirondelles s'indiquant le lieu de rendez-vous pour le départ, ne vous démontrent-ils pas que les animaux ont entre eux des moyens de communication, c'est-à-dire une langue, au moyen de laquelle ils se transmettent les idées dont la communication leur est nécessaire.

Si donc Descartes a cru à des automates, c'est qu'il n'avait pas examiné les faits, qu'il avait raisonné dans son cabinet, sans étudier les animaux, et aussi parce qu'il a confondu ce qu'on appelle *instinct* avec l'intelligence.

Les mêmes défauts, nous les rencontrons dans tous les livres et tous les ouvrages que produisit cette discussion sur l'automatisme des animaux, discussion qui commença à Descartes et ne finit guère qu'avec le dix-huitième siècle ; je ne vous en parlerai pas, elle nous demanderait trop de temps, mais il est trois hommes dont il est bon de connaître les opinions.

Pour Bossuet, quoi qu'il ait pu dire, les bêtes sont intelligentes, car il a écrit ces lignes :

« On les voit éviter les périls, chercher leurs commo-
» dités, attaquer et se défendre aussi industrieusement

Numérisé par Google

» qu'on le puisse imaginer, ruser même, et, ce qui est » plus fin encore, prévenir les finesses ».

Fénelon, dans un de ses dialogues des morts, fait entretenir Aristote et Descartes sur le système des *bêtes-machines*.

Descartes voulant expliquer la poursuite du lièvre par le chien, suppose, dans le chien, des ressorts très-délicats qui, touchés par les corpuscules du lièvre, tirent le chien sur le lièvre.

« Mais, répond Aristote, quand le chien est en défaut, » et que les corpuscules ne viennent plus lui frapper le » nez, qu'est-ce qui fait que le chien cherche de tous » côtés jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la voie »?

Enfin on ne peut s'occuper des animaux, surtout de leur intelligence, de leurs habitudes, de leur instinct et oublier La Fontaine.

Qui de vous, Messieurs, ne connaît cette fable où le bonhomme, si grand philosophe, expose avec tant d'esprit le système des animaux-automates.

.. ..Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressort ;
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps ;
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle, sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première meut la seconde ;
Une troisième suit, et l'heure sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.

Numérisé par Google

L'animal se sent agité
Du mouvement que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? une montre.....
. . . . . .
. . . . . .
Qu'on m'aille soutenir
Que les bêtes n'ont point d'esprit.
Pour moi, si j'en étais le maître
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci ne pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

Dans une autre fable, celle des souris et du chat-huant, La Fontaine, après avoir raconté comment un chat-huant faisait vivre des souris à qui il avait coupé les pattes, ajoute :

Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Numérisé par Google

Tout ! il est impossile. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je point garder ? donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose parmi les humains à sa fin mieux conduite !

II

La question de l'intelligence des animaux n'avait donc été au dix-septième siècle qu'une question de pure métaphysique. C'est dans le dix-huitième qu'elle commence à devenir une question d'études et d'expérience. Enfin c'est de nos jours seulement qu'elle a été bien étudiée. Nos contemporains ont d'abord nettement séparé ce qu'ils entendaient par *instinct* de ce qui doit être appelé *intelligence*.

L'instinct est une force primitive et aveugle qui oblige l'animal à faire certains actes dans l'intérêt de la conservation de sa vie ou de celle de son espèce.

Tout ce que l'animal fait par instinct, il le fait sans l'avoir appris.

Qui apprend au ver à soie à faire son cocon ? il n'a point vu ses parents ; une génération ne voit pas l'autre.

Qui apprend à l'araignée à tisser sa toile ? pourquoi fait-elle bien du premier coup ?

Pourquoi fait-elle toujours bien ? pourquoi ne peut-elle faire mal ?

Il y a de l'instinct jusque dans l'homme, c'est par instinct que l'enfant tette en venant au monde ; mais

Numérisé par Google

dans l'homme presque tout se fait par intelligence, l'intelligence y supplée l'instinct.

Pour l'esprit d'un penseur, rien n'est plus merveilleux que cette force qui oblige les animaux et l'homme lui-même à faire certains actes ; c'est celle qui grave, chez les jeunes sujets, la notion de leurs armes naturelles et l'usage qu'ils doivent en faire pour leur défense, même avant que ces armes existent. C'est ainsi qu'un jeune coq cherche à éperonner son adversaire avant même que ses éperons soient poussés ; c'est ainsi qu'un veau ou un agneau pousse avec sa tête avant que leurs cornes aient sailli ; c'est encore ainsi que les jeunes vipères essayent de mordre avant que leurs dents soient formées.

Mais n'y a-t-il dans l'animal que cette seule force ; tout, chez lui, serait-il machinal ; tout est-il instinct : voyons, si au contraire, la bête ne raisonnerait pas, ne penserait pas ?

Prenons l'histoire d'un animal dont la domestication n'a pas altéré les mœurs et les habitudes, du loup par exemple que nous connaissons tous si bien. Empruntons la description de ses actions à un homme qui les a vues et étudiées lui-même directement, à Georges Leroy, et essayons d'expliquer le mobile de ces actions.

Le loup est le plus robuste des animaux carnassiers des climats tempérés de notre Europe, dit G. Leroy. La nature lui a donné aussi une voracité et des besoins proportionnés à sa force ; il a d'ailleurs des sens exquis, avec une vue perçante et une excellente ouïe, il a un odorat qui l'instruit encore plus sûrement de tout ce qui s'offre sur sa route. Il apprend par ce sens, lorsqu'il est

Numérisé par Google

bien exercé, une partie des relations que les objets peuvent avoir avec lui ; je dis lorsqu'il est exercé, car il y a une différence très-sensible entre les démarches du loup jeune et *ignorant* et celles du loup adulte et *instruit*.

Les jeunes loups, après avoir passé deux mois dans le liteau, où le père et la mère les nourrissent, suivent enfin leur mère qui ne pourrait plus fournir seule à une voracité qui s'accroit tous les jours et parviennent, par degrés, à pourvoir avec elle à leurs besoins communs. L'exercice habituel de la rapine, sous les yeux et à l'exemple d'une mère déjà instruite, leur donne chaque jour quelques idées relatives à cet objet.

Premier fait, Messieurs, les jeunes loups reçoivent une éducation.

Ils apprennent, dit G. Leroy, à reconnaître les forts où se retire le gibier : leurs sens sont ouverts à toutes les impressions ; ils s'accoutument à les distinguer entre elles et à rectifier par l'odorat les jugements que leur font porter les autres sens. Lorsqu'ils ont huit ou neuf mois, la louve les quitte, ils se trouvent abandonnés à leurs propres forces. La famille reste encore unie pendant quelque temps et cette association lui est nécessaire : mais bientôt la voracité naturelle à ces animaux les sépare parce qu'ils ne peuvent plus souffrir le partage de la proie. Les plus forts restent maîtres du terrain et ceux qui sont les plus faibles vont ailleurs traîner une vie souvent exposée à se terminer par la faim.

Nous allons, Messieurs, être témoins d'un second fait ; *l'expérience, grâce à la faculté de la mémoire, complète leur éducation.* En effet leur jeunesse livre d'abord les

Numérisé par Google

loups à tous les périls que les hommes leur préparent. C'est alors surtout qu'ils vont chercher dans les campagnes les cadavres des animaux, parce qu'ils n'ont encore ni la force, ni l'habileté qui y supplée. Lorsqu'ils résistent à ce temps de nécessité, leurs forces augmentées et l'instruction qu'ils ont acquise leur donnent plus de facilité pour vivre. Ils sont en état d'attaquer de grands animaux, dont un seul les nourrit pendant plusieurs jours : lorsqu'ils en ont abattu un, ils le dévorent en partie et en cachent soigneusement les restes ; mais cette précaution ne les ralentit point sur la chasse, et ils n'ont recours à ce qu'ils ont caché que quand elle a été malheureuse.

Le loup vit ainsi dans les alternatives de la chasse pendant la nuit, et d'un sommeil inquiet et léger pendant le jour. Voilà ce qui regarde sa vie purement naturelle : mais dans les lieux où ses besoins se trouvent en concurrence avec les désirs de l'homme, ***nous voyons, Messieurs, le péril augmenter encore son instruction.***

La nécessité continuelle d'éviter les pièges qu'on lui tend, et de pourvoir à sa sûreté, le contraint d'étendre la sphère de son activité et de ses idées à un plus grand nombre d'objets. Sa marche, naturellement libre et hardie, devient précautionnée et timide ; ses appétits sont suspendus par la crainte ; il distingue les sensations qui lui sont rappelées par la mémoire de celles qu'il reçoit par l'usage actuel de ses sens. Ainsi, en même temps qu'il évente un troupeau enfermé dans un parc, la sensation du berger et du chien lui est rappelée par la mémoire, et balance l'impression actuelle qu'il reçoit par la présence des moutons.

Numérisé par Google

J'appelle, Messieurs, votre attention sur ce qui se passe alors en lui. Il *mesure* la hauteur du parc, il la *compare* avec ses forces, il *juge* de la difficulté de le franchir lorsqu'il sera chargé de sa proie, et il en *conclut* l'inutilité ou le danger de la tentative.

Poussons plus loin notre examen, Messieurs, et nous allons voir le loup *avoir une idée abstraite.*

Il ne faut pas beaucoup d'expérience, dit encore G. Leroy, à un loup adulte qui vit dans le voisinage des habitations pour apprendre que l'homme est son ennemi. Dès que le loup paraît, il est poursuivi : l'attroupement et l'émeute lui annoncent combien il est craint et tout ce que lui-même il doit craindre. Aussi, toutes les fois que l'odeur d'homme vient frapper son nez, elle réveille en lui les idées du danger. La proie la plus séduisante lui est inutilement présentée, tant qu'elle a cet accessoire effrayant, l'odeur de l'homme ; et même lorsqu'elle n'a plus cette odeur, la proie lui reste longtemps suspecte. Le loup ne peut alors avoir qu'une idée abstraite du péril, puisqu'il n'a pas la connaissance particulière du piège qu'on lui tend. Cependant il ne parvient à surmonter cette idée qu'en s'approchant de l'objet par degrés presqu'insensibles : plusieurs nuits suffisent à peine pour le rassurer. Le motif de sa défiance n'existe plus, mais il est rappelé par la mémoire, et la défiance dure encore. L'idée de l'homme réveille celle d'un piège qu'il ne connaît pas et rend suspects les appâts les plus friands.

Le loup donc juge, compare, conclut, a des idées abstraites. Le loup a-t-il de l'intelligence, je vous le demande, Messieurs ?

Numérisé par Google

Cette étude que nous venons de faire sur cet animal, le plus brut de nos carnassiers, vous pouvez la répéter sur le chien, sur le cheval et vous serez étonnés des idées nombreuses qui agitent ces êtres que certains hommes déclarent encore des machines.

Mais si, parmi vous, il existe encore des cartésiens, je vais les faire se récrier encore plus, en disant que non seulement les quadrupèdes, c'est-à-dire les mammifères, qui se rapprochent tant par leur organisation de l'homme, ont de l'intelligence, mais encore les reptiles, les poissons, les insectes, enfin tous les animaux de quelque classe qu'ils soient.

L'instinct chez eux est la faculté principale, la faculté dominante, la faculté qui leur fait exécuter la plupart de leurs actes; mais il est encore facile de voir que l'intelligence joue souvent un rôle important dans leurs mouvements, dans la lutte qu'ils ont à soutenir pour conserver leur vie et défendre leur progéniture.

Plus que les autres poissons, le brochet donne des signes d'intelligence et même de sentiment. N'allez pas trop sourire de cette alliance de mot. Le sentiment du brochet ! Ne savez-vous pas que les mammifères les plus féroces, les plus voraces, les plus carnassiers, sont souvent ceux qui se montrent les plus capables d'attachement et de bons rapports avec l'homme ? Pourquoi n'en serait-il pas de même parmi les tribus à nageoires ?

L'anecdote suivante fut lue, en 1850, par un grave docteur, devant une grave assemblée, *la Société littéraire et philosophique de Liverpool.*

« Quand je demeurais à Durham, dit le docteur War-

Numérisé par Google

» wick, je me promenais, un soir, dans le parc qui ap-
» partient au comte de Stamford, et j'arrivai sur le bord
» d'un étang où l'on mettait, pour quelque temps, les
» poissons destinés à la table. Mon intention se porta sur
» un brochet, d'environ six livres; mais, voyant que je
» l'observais il se précipita comme un trait au milieu des
» eaux. Dans sa fuite, il se frappa la tête contre le cro-
» chet d'un poteau. J'ai su plus tard qu'il s'était fracturé
» le crâne et blessé d'un côté le nerf optique. L'animal
» donna les signes d'une effroyable douleur; il s'élança
» au fond de l'eau, et, enfonçant sa tête dans la vase,
» tournoya avec tant de célérité, que je le perdis pres-
» que de vue pendant un moment. Puis il plongea çà et
» là dans l'étang, et enfin se jeta tout-à-fait hors de l'eau
» sur le bord. Je l'examinai et reconnus qu'une très-
» petite partie du cerveau sortait de la fracture sur le
» crâne.

» Je replaçai soigneusement le cerveau lésé, et avec
» un cure-dents d'argent, je relevai les parties dentelées
» du crâne. Le poisson demeura tranquille pendant l'o-
» pération ; puis il se replongea d'un saut dans l'étang.
» Il sembla d'abord beaucoup soulagé; mais au bout de
» quelques minutes, il s'élança de nouveau et plongea
» çà et là jusqu'à ce qu'il se jetât encore hors de l'eau.
» Il continua ainsi plusieurs fois de suite.

» J'appelai le garde, et, avec son assistance, j'appli-
« quai un bandage sur la fracture du poisson : cela fait,
» nous le rejetâmes dans l'étang et l'abandonnâmes à
» son sort. Le lendemain matin, dès que je parus sur
» le bord de la pièce d'eau, le brochet vint à moi, tout

Numérisé par Google

» près de la berge et posa sa tête sur mes pieds. Je trou-
» vai le fait extraordinaire ; mais, sans m'y arrêter,
» j'examinai le crâne du poisson, et reconnus qu'il allait
» bien. Je me promenai alors le long de la pièce d'eau
» pendant quelque temps ; le poisson ne cessa de nager,
» en suivant mes pas, tournant quand je tournais ; mais,
» comme il était borgne du côté qui avait été blessé, il
» parut toujours agité quand son mauvais œil se trou-
» vait en face de la rive sur laquelle je changeais la di-
» rection de mes mouvements.

» Le lendemain, j'amenai quelques jeunes amis pour
» voir ce poisson : le brochet nagea vers moi, comme à
» l'ordinaire. Peu à peu il devint si docile, qu'il arrivait
» dès que je sifflais et mangeait dans ma main. Avec les
» autres personnes, au contraire, il resta aussi ombra-
» geux et aussi farouche qu'il avait toujours été ».

Les personnes qui, parmi vous, Messieurs, ont élevé et soigné des poissons, comprendront cette histoire et y ajouteront la foi que commande d'ailleurs le nom du du docteur Warwick. Si l'élément dans lequel vivent les poissons, ne nous les cachait trop facilement, et ne nous empêchait d'observer leurs mœurs, nous connaîtrions mieux combien ils sont doués par la nature. Que de traits de ruse, de finesse, pour échapper à l'hameçon ou au filet n'ont pas vus les hommes qui se livrent au plaisir de la pêche !

Les animaux dont nous avons parlé jusqu'à présent, sont des vertébrés, c'est-à-dire des animaux pourvus d'un squelette intérieur : mais ce qui les distingue surtout, c'est qu'ils possèdent deux systèmes nerveux : d'a-

Numérisé par Google

bord le système cérébro-spinal dont la partie centrale contenue dans la tête tient tout le reste sous sa dépendance, et ensuite le système nerveux *grand-sympathique* ou ganglionnaire

Les autres animaux tels que les écrevisses, les huîtres, les limaçons, les araignées, les insectes, les étoiles de mer, n'ont qu'un seul système nerveux, le système ganglionnaire.

Des naturalistes et des médecins ont cru que tous les animaux avaient de l'instinct, parce que tous ils avaient un cerveau, un système cérébro-spinal. C'était l'opinion de l'immortel Bichat, celle de Virey, c'était l'opinion de Barbier d'Amiens, opinion que beaucoup d'entre vous ont lue dans ses ouvrages sur la force vitale, sur la loi biogénique.

Au commencement de mes études, j'étais imbu de ces idées, c'étaient celles de mon maître et je ne soupçonnais pas qu'il pouvait en être autrement: c'était si simple, si clair, et correspondait à un fait vrai : chez l'animal pourvu des deux systèmes, il y a *intelligence* et *instinct;* chez l'animal pourvu du seul système ganglionnaire, il n'y a que *l'instinct.* Les araignées, les insectes qui n'ont que le système nerveux ganglionnaire, me disais-je, n'ont pas même une lueur d'intelligence; chez eux, il n'y a nul apprentissage, nul perfectionnement, nul variation dans la pratique, nulle invention. Tout est d'avance disposé pour une action nécessaire, parfaite, toute naturelle.

Si les guêpes et les bourdons forment leurs cellules si régulières, il ne leur faut ni règles ni compas. L'animal

Numérisé par Google

à système ganglionnaire agit, et agit toujours bien, sans qu'il lui en coûte ni méditation ni réflexion.

Pourtant, un jour qu'une légère petite vérole m'a fait reléguer dans une chambre éloignée, je m'amusais à étudier les mœurs des araignées, les seuls animaux que j'avais sous la main, et je répétais des expériences que je venais de lire.

J'avais pris un vase, une cuvette remplie d'eau et avais fait tenir verticalement au centre au moyen de quelques petits objets, un bâton long d'environ 30 centimètres. Je posai une araignée sur l'extrémité de ce mât élevé au milieu d'un lac. L'araignée attacha d'abord son fil, comme elles font toutes avant de se mouvoir, au bout supérieur du bâton, puis elle glissa en descendant sur un des côtés du bâton, jusqu'à ce qu'elle sentit l'eau avec ses pattes de devant. Ces pattes antérieures semblent, en effet, jouer chez les araignées le même rôle que les antennes chez les insectes ; ce sont les organes du toucher.

Mon araignée s'éloigna immédiatement du bâton, lequel était légèrement recourbé, et remonta avec l'aide du fil au haut de son mât.

Elle répéta peut-être vingt fois cet exercice, se laissant glisser de temps en temps d'un côté différent du bâton, mais le plus souvent le long du même chemin qu'elle avait parcouru tant de fois sans succès.

Mais bientôt je la vis profiter de la courbure que présentait le bâton pour faire une toile. Quand la toile fut confectionnée, je pris une petite mouche et l'embarrassai dans les filets, comptant voir l'araignée s'en emparer, mais je fus bien trompé.

Numérisé par Google

L'araignée courut d'abord effectivement sur la mouche, mais, au lieu de l'envelopper de fils, comme elle fait habituellement pour s'assurer la proie, elle attacha à la mouche un seul fil et la quitta aussitôt.

La mouche, en se débattant, tomba dans l'eau ; attirant avec elle le fil qui était fixé autour d'elle, tournoya d'abord dans le lac de la cuvette et finit par gagner le bord en tirant à elle le fil. Quand l'araignée la vit monter sur le bord escarpé du vase, elle partit comme un trait le long du fil que lui tirait sans le savoir la mouche, fondit sur sa proie, l'entoura de fils et s'éloigna de la cuvette en emportant la mouche. Emerveillé de ce résultat inattendu, je défis la toile qui se trouvait sur le bâton et j'espérai voir le même moyen d'évasion employé par une autre araignée que je me procurai. Mais combien je fus trompé ; elle trouva un autre moyen plus simple d'échapper à sa prison.

Cette seconde araignée que j'avais placée comme la première sur le sommet du mât élevé au milieu de l'eau, commença le même manège que la précédente, monta et descendit un certain nombre de fois; puis enfin elle se laissa tomber du haut du bâton, soutenue, non comme les premières fois par un fil, mais bien par deux fils. L'un de ces fils, grâce à une attache supérieure différente, était séparée et bien distinct de l'autre. Quand l'araignée eût presque atteint la surface de l'eau, elle s'arrêta court et coupa un des deux fils.

Ce fil coupé était attaché par un bout au haut du bâton, et flottait en l'air par l'autre bout, et si léger, que le moindre souffle le portait çà et là : un petit courant d'air

Numérisé par Google

l'éloigna du bâton et le fit bientôt adhérer par son extrémité libre à des livres placés en pile tout près du vase.

L'araignée qui avait d'abord grimpé au sommet du bâton, posa une de ses pattes sur la corde tendue, essaya si elle était suffisamment ferme, se hasarda à marcher sur ce pont aérien, le fortifiant par un autre fil à mesure qu'elle avançait, et arriva ainsi sur les livres.

Ainsi, Messieurs, mes deux araignées, poussées par le même désir de s'échapper, avaient agi différemment; elles s'étaient servi toutes deux des moyens dont la nature les avaient munies, mais parmi tous ces moyens en leur possession elles en avaient choisi chacun un différent. L'instinct n'avait donc pas été leur seul guide. J'étais heureux, et heureux plus que je puis le dire; j'avais fait une découverte, *les araignées ont de l'intelligence*; découverte est le mot! j'ignorais que des faits analogues à ceux dont j'avais été le témoin avaient été étudiés par bien des naturalistes. J'avais découvert Baruch! tous les naturalistes, en effet, admettent maintenant que chez les araignées, comme du reste chez les insectes, des actes d'intelligence se mêlent aux actes purement instinctifs. Lorsque les fourmis, par exemple, dans leurs travaux souterrains rencontrent un obstacle pour le forage de leurs galeries, elles cherchent à tourner cet obstacle, et si elles ne peuvent y parvenir, elles modifient leur plan général ou bien vont plus loin recommencer de nouveaux travaux.

Vous voyez bien, Messieurs, que l'on trouve dans les animaux, pourvus ou non du système nerveux cérébro-spinal, des indices plus ou moins évidents d'intelligence.

Numérisé par Google

III

Voilà donc une première question résolue, les animaux ont de l'intelligence !

Mais quelle est la limite précise de cette faculté chez eux ?

Ne craignez rien, Messieurs, je n'aborderai aucune question de philosophie transcendante, ce serait d'ailleurs hors de ma compétence. Je ne parlerai qu'en naturaliste. Pourtant je ne dissimule ni la gravité ni la difficulté de cette nouvelle question.

D'abord cette limite n'est pas une; et, si nous nous occupions de cette question en général, en prenant toutes les bêtes en masse, nous ferions une grave erreur. En effet une action très-simple, très-ordinaire de la part d'un chien est au-dessus d'un écureuil même le mieux doué par la nature.

Buffon et bien d'autres avant lui avaient eu une première idée de l'échelle graduée des facultés intérieures des animaux : on avait senti, on avait même marqué tous les degrés presqu'infinis qui placent le mammifère si fort au-dessus de l'oiseau, l'oiseau si au-dessus du reptile et du poisson : tous ces animaux vertébrés au-dessus des animaux sans squelette intérieur, et les différentes classes de ces animaux à une si grande distance encore les unes des autres. Et de plus, il y a des degrés, il y a des limites pour les familles, pour les genres, pour les espèces, pour les races, comme il y en a pour les classes. Il y a partout des degrés, partout des limites; c'est ce qu'a cherché, d'une manière bien ingénieuse pour

Numérisé par Google

l'intelligence des mammifères, le frère du grand Cuvier, Frédéric Cuvier.

Ce grand naturaliste a donc cherché :

1° Les limites qui séparent l'intelligence des différentes espèces ;

2° Les limites qui séparent *l'instinct* de l'intelligence ;

3° Les limites qui séparent l'intelligence des animaux de celle de l'homme.

Ces trois limites posées, la question si longtemps débattue de l'intelligence des animaux est entrée dans une nouvelle phase.

Que nous sommes loin, Messieurs, des opinions de Descartes qui regardait l'animal comme un automate, comme une mécanique, qui lui refusait toute pensée, tout sentiment ! C'est qu'il répugnait à ce grand philosophe, et avec raison, d'accorder aux animaux l'intelligence de l'homme, c'est qu'il ne voyait pas la limite qui sépare l'intelligence de l'homme de celle de l'animal.

Les observations de Frédéric Cuvier ont été faites, nous venons de le dire, surtout sur les mammifères.

C'est dans les rongeurs que cette intelligence se montre au plus bas degré ; elle est plus développée dans les ruminants ; beaucoup plus dans les pachydermes, à la tête desquels il faut placer le cheval et surtout l'éléphant ; l'intelligence est plus grande dans les carnassiers, et parmi eux se fait remarquer principalement le chien ; enfin arrivent en première ligne les singes et parmi eux l'orang-outang, le chimpanzé et le gorille.

Et ce fait de l'intelligence graduée des mammifères que donne l'observation directe de l'intelligence des ani-

Numérisé par Google

maux, l'anatomie le confirme, comme le fait remarquer M. Flourens dans son admirable livre, *de l'instinct et de l'intelligence des animaux,* auquel nous avons beaucoup pris pour faire cette conférence. En effet, la partie du cerveau, siége spécial de l'intelligence, dans les animaux, est de plus en plus développée des rongeurs aux ruminants, et des ruminants aux pachydermes, aux carnassiers et aux singes.

Le *rongeur*, le lapin par exemple, l'écureuil, ne distingue pas individuellement l'homme qui le soigne de tout autre homme.

Le *ruminant* distingue son maître, mais un simple changement d'habit, suffit pour qu'il le méconnaisse. Un bison du Jardin des Plantes de Paris avait pour son gardien la soumission la plus complète : ce gardien vint à changer d'habit, et le bison ne le reconnaissant plus, se jeta sur lui. Le gardien reprit ses habits ordinaires, et le bison le reconnut.

Deux béliers, accoutumés à vivre ensemble, sont-ils tondus, on les voit aussitôt se précipiter l'un sur l'autre avec fureur.

Vous connaissez l'intelligence de l'éléphant, celle du cheval parmi les pachydermes, ces deux animaux obéissent à la voix, répondent à leurs noms, comprennent plusieurs de nos cris. Le sanglier, un autre pachyderme, malgré son naturel sauvage et féroce, s'apprivoise facilement et quoique conservant une grande rudesse et brusquerie, il caresse à sa manière l'homme qui le soigne : on est parvenu même à le faire prêter à des exercices.

La nature a fait le sanglier : l'homme a fait le porc,

Numérisé par Google

mais la domesticité a eu malheureusement pour effet de comprimer le développement des facultés de cet animal. Nous éteignons chez lui le sentiment social en l'isolant dans son étable ; nous greffons chez lui l'instinct de la gloutonnerie sur celui de l'égoïsme. Eh bien ! même dans ces circonstances défavorables, le porc, pourvu qu'il soit suffisamment maître de ses actes et qu'il trouve une occasion d'exercer ses moyens, le porc lui-même a plus d'esprit qu'on ne pense, et bien des fermiers pourront vous raconter de singulières anecdotes sur lui.

Le pecari, espèce de cochon très-commun en Amérique, peut devenir docile, aussi familier que le chien le plus soumis : un des amis du docteur Franklin avait dressé un porc à la chasse et s'en servait comme un chien d'arrêt. Un porc savant a été, à Londres et en Amérique, le héros de plusieurs représentations théâtrales. Composer le nom d'une personne présente, avec un alphabet mobile déposé à terre et dont il tirait les lettres une à une, dans l'ordre indiqué par l'orthographe du nom, absolument comme faisait la chèvre de la Esméralda ; lire l'heure à une montre et exprimer cette heure sur un cadran de papier, en passant son groin sur les chiffres; tous ces tours étaient exécutés avec une adresse irréprochable. Peut-être existait-il entre ce porc savant et son maître une entente par signes ; mais toujours est-il que, pour comprendre ces signes et les lier à une action, l'animal avait besoin d'intelligence. Cet animal du reste jouit d'une grande variété de langage. Ses cris de détresse sont lamentables. Au contraire lorsqu'il est heureux, lorsqu'il se promène au soleil et en liberté, il semble converser

Numérisé par Google

avec ses pareils, en phrases courtes, énergiques, interrompues, qui expriment sans aucun doute sa bonne humeur et ses sentiments de sociabilité.

C'est dans les carnassiers et les quadrumanes que paraît le plus haut degré de l'intelligence parmi les bêtes. Je ne m'étendrai pas ici sur les facultés intérieures du lion, de l'hyène, du chacal, du chat et même sur celles du chien. Tous, en effet, Messieurs, vous avez pu apprécier quel service ce dernier animal, notre compagnon, notre auxiliaire, nous rend dans la chasse, dans notre défense et dans celle de nos propriétés.

Mais de tous les animaux, l'orang-outang est celui qui a été le plus doué par la nature. Je ne veux pas rappeler ici tout ce que des voyageurs et des naturalistes ont écrit sur cet être qui ressemble tant à l'homme par son organisation : ces récits quoique pour la plupart véridiques vous paraîtraient exagérés; je vous dirai seulement quelques mots de deux orangs-outangs qui ont vécu à la ménagerie du muséum de Paris.

Le premier a été étudié par M. de Blainville. Après avoir passé des mains de son premier maître dans celles du gardien auquel le muséum l'avait confié, le jeune animal semblait avoir oublié son premier possesseur; mais ayant pu le revoir après quelques mois de séparation, il le regarde d'abord avec attention, puis s'élançant dans ses bras, il témoigne par mille caresses la joie qu'il éprouve de le retrouver. Ce singe avait coutume de suivre avec une véritable exactitude les injonctions de son gardien; et les menaces de celui-ci suffisaient le plus souvent pour le faire obéir. Parfois néanmoins il fallait en venir à plus

Numérisé par Google

de sévérité, et ce jeune orang-outang subissait avec résignation la correction qu'il avait méritée ; il se mettait autant que possible dans un coin, et le visage caché dans ses mains, il avait l'air d'un enfant aussi repentant de sa faute que désappointé par ce qui en était la conséquence. Il aimait fort la société : il vivait familièrement avec les enfants de son gardien, il avait pour eux tous les égards que leur faiblesse aurait pu attendre d'une personne raisonnable ; et avec tous les enfants il montrait les mêmes dispositions bienveillantes : avec les personnes adultes, il jouait avec moins de ménagements. Cet animal ne vécut que six mois à la ménagerie du muséum.

Celui qu'examina longtemps Frédéric Cuvier, avait aussi besoin de société, s'attachait aux personnes qui le soignaient, aimait les caresses, donnait de véritables baisers, boudait lorsqu'on ne lui cédait pas, et témoignait sa colère par des cris et en se roulant à terre.

Son jeune orang-outang se plaisait à grimper sur les arbres et à s'y tenir perché. On fit un jour semblant de vouloir monter à l'un de ces arbres pour aller l'y prendre ; mais aussitôt il se mit à secouer l'arbre de toutes ses forces pour effrayer la personne qui s'approchait. Cette personne s'éloigna, et il s'arrêta; elle se rapprocha, et il se mit de nouveau à secouer l'arbre.

De quelque manière, dit Frédéric Cuvier, que l'on envisage cette action, il ne sera guère possible de n'y pas voir le résultat d'une combinaison d'idées, et de ne pas reconnaître dans l'animal qui en est capable la faculté de généraliser : en effet l'orang-outang concluait évidemment ici, de lui aux autres ; plus d'une fois l'agitation

Numérisé par Google

violente des corps sur lesquels il s'était trouvé placé, l'avait effrayé; il concluait donc de la crainte qu'il avait éprouvée, à la crainte qu'éprouveraient les autres; en d'autres termes, d'une *circonstance particulière* il se faisait une règle générale.

Cette faculté de conclure d'un fait particulier à un fait général, nous le retrouvons chez tous les animaux, et nous en avons cité un exemple chez le loup qui évite le piège qui porte l'odeur de l'homme.

Mais revenons à l'orang-outang de Frédéric Cuvier. Pour ouvrir la pièce dans laquelle on le tenait, il était obligé, à cause de sa petite taille, de monter sur une chaise placée près de cette porte : on eut l'idée d'éloigner cette chaise: l'orang-outang fut en chercher une autre, qu'il mit à la place de la première, et sur laquelle il monta de même pour ouvrir la porte, donnant encore ici un exemple de la suite des idées qui se succédaient dans son intelligence.

Enfin lui refusait-on ce qu'il désirait vivement; comme il n'osait s'en prendre à la personne qui ne lui cédait pas, il se frappait la tête contre la terre, il se faisait du mal pour inspirer plus d'intérêt et de compassion : il faisait ce que fait l'homme lui-même lorsqu'il est enfant, il menaçait de se blesser pour obtenir ce qu'il voulait.

Un jour que l'on avait donné de la salade trop vinaigrée à l'orang-outang de M. de Blainville, ce singe au lieu de la rejeter ou de la refuser, comprit qu'il pouvait enlever une partie de l'assaisonnement, il épongea les feuilles trop acidulées entre les plis de sa couverture et ne les mangea qu'après les avoir goûtées de nouveau.

Numérisé par Google

Tous ces faits, Messieurs, vous montrent combien l'intelligence de l'orang-outang dépasse celle des animaux et même celle du chien domestique. Un dernier fait, dont vous avez été peut-être le témoin, vous démontrera comment cet animal accomplit des actes dont le chien le plus sagace et le mieux instruit est tout-à-fait incapable.

Si le chien marche, traînant sa chaîne, et que la chaîne s'embarrasse par la rencontre de quelque corps étranger, l'animal tire brutalement à lui, et souvent accroît le mal, au lieu de le réparer. — Que si l'obstacle résiste, il s'alarme, il crie et il ne s'avise jamais de rechercher la cause de ce contre-temps. Il n'est pas de même du singe: du moment qu'un pareil accident arrive, il cherche à se rendre compte de l'état des choses. Vous ne le verrez pas alors tirer et insister contre la force matérielle par la force aveugle ; mais à l'instant même il s'arrête comme le ferait un homme placé dans les mêmes conditions. Il retourne en arrière pour examiner la raison du fait; si la chaîne est embarrassée par une malle ou par un ballot de marchandise, il la dégage ; si elle est entortillée autour d'un pieu, il la détortille ; dans tous les cas il cherche le pourquoi.

Ainsi, Messieurs, voilà un second point établi, l'intelligence des animaux varie avec les espèces ; elle est faible chez les animaux inférieurs, elle est plus grande chez les poissons et chez les reptiles, et ensuite elle augmente de plus en plus, à mesure qu'elle monte l'échelle animale, des rongeurs aux pachydermes, de ceux-ci aux carnassiers et surtout aux quadrumanes.

Numérisé par Google

IV

Mais pour bien étudier ainsi les degrés de l'intelligence chez les animaux, il était nécessaire d'avoir un moyen pour ne pas confondre des actes purement instinctifs avec les actes qui sont le résultat de l'intelligence. Le raisonnement n'aurait jamais pu faire cette distinction ; l'expérience seule, et l'expérience répétée, pouvait éclairer ce point de psychologie.

Le castor est un mammifère de l'ordre des rongeurs, de l'ordre que nous avons dit être le moins doué parmi les mammifères sous le rapport de l'intelligence. Cet animal a une industrie merveilleuse, celle de se construire une cabane, de la bâtir dans l'eau, de faire des chaussées, d'établir des digues, et tout cela avec un art qui supposerait en effet dans cet animal une intelligence très-élevée, si cet art dépendait de l'intelligence. Le point essentiel était donc de prouver qu'il n'en dépend pas et c'est ce qu'a fait Frédéric Cuvier.

Cet expérimentateur a pris un castor très-jeune, élevé loin de ses parents, et qui par conséquent n'avait pu rien apprendre d'eux : ce castor, isolé, solitaire, qu'on avait placé dans une cage, tout exprès pour qu'il n'ait pas besoin de bâtir : ce castor a bâti néanmoins, il a fait une digue sans rivière, il a construit une chaussée, poussé qu'il était par une force aveugle, machinale, en un mot par le pur instinct.

D'autres naturalistes ont élevé, dans notre pays, des hirondelles à l'état de captivité, et elles sont mêmes de-

Numérisé par Google

venues très-familières. Mais à l'époque de la migration, moment où ces oiseaux quittent nos contrées pour aller chercher des pays plus chauds, on les vit s'agiter dans leur cage, comme pris d'une fièvre et d'une inquiétude soudaines. L'excitation augmentait de jour en jour, à mesure que l'heure du départ sonnait pour leurs libres compagnes. Quelques-unes de ces hirondelles captives se laissèrent alors mourir de faim, d'autres se brisaient la tête contre les barreaux de leur cage, presque toutes témoignaient par leurs gestes et leurs mouvements un malaise indéfinissable.

Toutes les raisons que l'on donne d'ordinaire pour expliquer la migration de cette tribu ailée, se trouvaient ici en défaut. On dit que les hirondelles sont averties dans nos climats des approches de la froide saison par le changement de l'atmosphère ; mais ici, les hirondelles captives jouissaient dans l'intérieur de la maison, d'une température artificielle et toujours la même. On ajoute que la fin de l'automne, en détruisant les insectes, obligent ces filles de l'air à se pourvoir ailleurs; mais dans ce cas, la nourriture, étant distribuée par une main savante et libérale, ne subissait aucune réduction. La voix de la nature, cette voix intérieure, qui donne aux hirondelles libres dans l'air et dans l'espace, le signal du départ, parlait aussi à travers les murs aux prisonnières et leur disait : allez, allez dans un autre pays chercher un climat plus doux.

Vous voyez, Messieurs, comment il a été possible de distinguer, par des expériences, l'instinct de l'intelligence. Le castor qui se bâtit une cabane, l'oiseau qui se

Numérisé par Google

construit un nid, l'hirondelle qui quitte le pays à l'automne, n'agissent que par *instinct*.

Le chien, le cheval qui apprennent le sens, la signification de plusieurs de nos mots, qui nous obéissent, agissent par *intelligence*.

Tout dans l'instinct est inné : le castor bâtit sans l'avoir appris ; tout y est fatal, il bâtit maîtrisé par une force constante et irrésistible.

Tout dans l'intelligence résulte de l'expérience et de l'éducation ; le chien obéit parce qu'il l'a appris : tout y est libre, le chien n'obéit que parce qu'il le veut.

Il y a donc chez les animaux, dit encore M. Flourens, deux facultés intérieures bien distinctes : l'instinct et l'intelligence. Tant que les physiologistes ont laissé confondre ces deux forces, tout dans les actions des animaux leur paraissait obscur et contradictoire. Parmi ces actions, les unes montraient l'homme supérieur à la bête ; et les autres semblaient faire passer la supériorité du côté de l'animal ; contradiction aussi déplorable qu'absurde.

Grâce à la distinction qui sépare les actions aveugles et nécessaires, des actions électives et conditionnelles, en un mot grâce à la distinction entre l'instinct et l'intelligence, toute contradiction cesse, la clarté succède à la confusion. Tout ce qui dans les animaux est intelligence ne fait qu'approcher de l'intelligence de l'homme, et tout ce qui paraissait supérieur, n'y est que l'effet d'une force aveugle, de l'instinct.

Numérisé par Google

V

Nous sommes arrivés, Messieurs, à la dernière partie de cette lecture; je n'ai plus que quelques mots à ajouter et je terminerai, heureux si j'ai pu convaincre ceux d'entre vous qui mettaient encore en doute l'intelligence des animaux, plus heureux encore si j'ai pu faire voir aux personnes qui se plaisent à élever et à caresser des animaux, que leurs soins et leurs caresses s'adressent à des êtres qui les sentent, qui les apprécient et qui souvent en sont reconnaissants.

Oui, Messieurs, soyez certains que les chevaux, que les chiens que vous aimez ne sont pas des automates qui vous donnent le spectacle illusoire de la sensibilité, ces bêtes ont sentiment et connaissance, elles ont l'intention de vous plaire dans les mouvements souvent gracieux qu'elles exécutent. En vous occupant d'elles, en cherchant à augmenter leurs rapports avec vous, vous étendez la sphère de leur intelligence ; vous faites naître, vous développez en elles un besoin d'aimer et d'être aimées. Si elles vous croient attaqués, et qu'elles se mettent en état de vous défendre, c'est que vos bienfaits ont établi en elles une affection pour votre personne.

Non, jamais vous ne pourrez croire qu'ils ne pensent pas, ces êtres qui rêvent en dormant, ce chat endormi, qui fait entendre quelques miaulements, ce chien qui, couché auprès du foyer, sommeille après la fatigue d'une longue chasse et qui voyant encore en rêve le lapin qu'il poursuivait, pousse quelques légers aboiements.

Numérisé par Google

Non, ces êtres qui peuvent aussi être atteints d'aliénation mentale, ne sont pas des machines.

N'ont-ils pas l'idée du temps, témoin ce chien qui tous les matins parcourait plusieurs kilomètres pour arriver à l'heure fixe d'une distribution que faisaient aux pauvres les moines d'un couvent.

N'ont-ils pas l'idée de la causalité ce loup qui ne touche pas à la proie que lui présente le chasseur, le corbeau qui fuit l'homme armé d'un fusil et ne craint pas l'homme dont les mains sont vides, ce singe qui s'arrête pour dégager sa chaine prise dans un obstacle ?

L'animal n'a-t-il point la mémoire que lui conserve les impressions qu'il a reçues par ses sens, et ces impressions ne forment-elles pas pour lui comme pour l'homme des associations nombreuses et variées, qu'il combine et d'où il tire des rapports, et d'où il déduit des jugements?

N'a-t-il pas la liberté, cet animal qui n'agit que parce qu'il le veut? Quand le chien suit son maître, que ce soit par crainte ou par affection, il n'est pas moins vrai que c'est parce que sa volonté est de le suivre.

Mais quelle est la différence qui existe entre l'intelligence des animaux et l'intelligence de l'homme?

Cette question a été étudiée et controversée par les plus grands philosophes, et il serait hors du cadre de ce travail de citer leurs opinions, je ne puis et ne dois, aujourd'hui, dans cette circonstance, que vous donner quelques aperçus.

Il est bien évident, du reste, qu'il n'y a pas identité entre l'intelligence de l'homme et celle de l'animal: d'abord il y a la grande différence du degré, et personne n'a

Numérisé par Google

jamais considéré que comme des boutades de misanthrope, les thèses où l'on soutenait que quelquefois l'animal était supérieur à l'homme.

Ensuite l'homme a le langage, et j'entends par langage, non seulement la parole, mais encore tous les moyens de communication, les signes et l'écriture ; le langage qui a son organe spécial dans le centre nerveux, le langage qui permet à l'homme d'avoir des idées générales, de faire des abstractions.

Nous avons dit que les animaux pouvaient avoir certaines idées abstraites : le loup concevant l'idée du péril en percevant l'odeur de l'homme attachée à la proie qu'on lui présente, le singe comprenant la crainte qu'il inspire en agitant un arbre. Il y a en effet des abstractions relatives aux objets matériels, ou plutôt aux sensations qu'ils produisent. Ce sont, par exemple, les abstractions par lesquelles nous nous formons l'idée d'arbre, d'animal, de rouge, de vert, de tel ou tel son. En un mot, si l'on peut parler ainsi, il y a des abstractions sensibles, c'est-à-dire formées à l'aide de propriétés sensibles. Eh bien ces idées abstraites les animaux supérieurs, et peut-être les autres bêtes, peuvent les avoir, car c'est sur ces idées que s'exercent leur mémoire, leur réflexion, leur raisonnement.

Quant aux idées générales abstraites, comme celles de l'espace, des dimensions, des nombres, des rapports, l'homme seul peut les avoir, car lui seul a des signes, le langage ou l'écriture, pour représenter ces idées ; il n'y a d'idées générales possibles, que dans le cas où il y a possibilité d'une représentation intellectuelle

Numérisé par Google

plus ou moins nette (1). Le langage constitue donc pour l'homme un avantage intellectuel immense. En outre la parole et l'écriture, servant à conserver, à enregistrer les perfectionnements acquis par nos ancêtres, les découvertes dues aux hommes d'un génie supérieur, puis à les passer, quand nous les avons augmentées, à nos descendants qui les perfectionneront encore, sont la source du progrès, ce grand signe distinctif de l'homme. Que les animaux aient une intelligence qui s'applique à tous leurs besoins, que cette intelligence fasse des progrès en raison des circonstances qui l'excitent et qu'elle ait en elle un principe de perfectibilité relative à ces mêmes besoins, nous n'en doutons pas; mais l'intelligence humaine s'élève bien plus haut, elle arrive aux vérités sublimes qui sont le fondement de nos devoirs et de nos espérances, elle s'élance d'un vol hardi jusqu'à celui même qui produit les intelligences de tous les ordres et qui a fixé à chacun la mesure qu'elle ne passera pas; et pourquoi cela, Messieurs, parce que l'homme seul peut concevoir l'idée du beau, l'idée du bien, l'idée de Dieu.

(1) Les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide de mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauraient former de telles idées ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. (J.-J. ROUSSEAU, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité chez l'homme).

Numérisé par Google